

Parlécrit

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE (ÉFA)

HIVER 2008

NUMÉRO 38

ISSN 1192-781X

MOT DU PRÉSIDENT

En cette fin d'année, je vous souhaite tout ce qu'il y a de meilleur et surtout, ce qui pour moi est l'essence même du bonheur, la paix de l'âme, une grande sérénité pareille à un lac immobile.

Pour notre société, je désirerais plus d'argent et de membres, mais ne parlons pas trop de sujets terre à terre. Je dirai simplement qu'il nous faut de toute urgence un secrétaire. Si vous êtes intéressés, ou si vous connaissez quelqu'un qui le soit, faites-le-moi savoir au plus vite, j'allais dire au plus sacrant comme on dit ici.

La bonne nouvelle c'est que nous avons trouvé un nouveau webmestre très dynamique, M. Serge Roy, lequel va rajeunir le site de l'EFA qui manque d'attrait.

Par ailleurs, je reviens du colloque international Jacques Roumain qui a eu lieu à Port-au-Prince. Une réussite à tous points de vue. J'y ai rencontré des intellectuels de France, de Belgique, des États-Unis, de République Dominicaine, de Cuba, du Canada et d'ailleurs, ainsi qu'une jeunesse pleine d'enthousiasme pour la culture et qui arrive à travailler dans des conditions extrêmement difficiles. Pour une fois, j'éprouve un sentiment d'espoir. Ce serait passionnant de pouvoir un jour organiser des activités littéraires en commun, ici même ou à Port-au-Prince. La littérature remplirait alors sa fonction principale : être un pont entre les êtres.

Côté publications, j'ai fait paraître un recueil de poèmes aux éditions Mémoire d'encrier : Il est grand temps de rallumer les étoiles. Oui, il est vraiment temps lorsqu'on voit dans quel état est notre monde. Dimanche 9 décembre, j'en parlais à l'émission de Raymond Cloutier à Radio-Canada. J'ai aussi publié un autre texte – Toute terre est prison - dans le collectif Une journée haïtienne, édité conjointement par Mémoire d'encrier, à Montréal, et Présence Africaine, à Paris. Le maître d'œuvre en est M. Thomas Spear, un professeur new yorkais qui a créé le très beau site « ile en ile » où vous trouverez la plupart des auteurs d'Haïti, de Martinique, Maurice, etc.

D'autres textes verront le jour en 2008. Je termine actuellement un essai et un roman, voulant mettre en pratique le dicton que j'aime tant : Ayez 1000 projets et vous vivrez 1000 ans ! Moi, je me contenterais d'être centenaire.

Gary Klang

LA COMMISSION DU DROIT DE PRÊT PUBLIC (DPP) : Communiqué

Le DPP et son rôle dans l'excellence littéraire du Canada. Les livres – et bien sûr, les écrivains – contribuent de façon importante à l'accroissement de la créativité des Canadiens et à l'avancement du Canada comme société du savoir. Les écrivains nous inspirent et nous offrent un divertissement et les livres nous aident à en apprendre davantage sur nous-mêmes et le monde. En veillant à ce que les écrivains, les éditeurs et les bibliothécaires canadiens puissent continuer à contribuer à un monde de plus en plus complexe, le programme DPP joue un rôle important,

Le DPP comme élément de l'écosystème de financement. Le DPP fait partie de l'actuel écosystème canadien des écrivains canadiens, infrastructure que les gouvernements successifs ont créé en soutien à la littérature canadienne. Il existe divers types de soutien visant à aider les écrivains à créer. Ainsi, les programmes du ministère du Patrimoine canadien s'adressent aux éditeurs et les programmes du Conseil appuient la publication de leurs œuvres. Les éditeurs versent des redevances aux auteurs pour leurs livres vendus et le DPP leur paie des droits pour la présence de leurs livres dans les bibliothèques publiques. Cette forme de soutien est hautement considérée par les écrivains, puisque les paiements du DPP démontrent hors de tout doute que les Canadiens, par l'entremise de leur gouvernement, reconnaissent la valeur des écrivains canadiens et de leurs œuvres. De plus, le modèle DPP est une approche reconnue à l'échelle internationale. En effet, l'Union européenne suggère que tous ses pays membres créent un programme D.P.P.

Le DPP comme agent de politique culturelle. Le DPP est un programme unique au Canada. Il répond directement à l'objectif en matière de politique culturelle énoncé dans la *Loi sur le statut de l'artiste*, comme suit; 2 (e) l'importance pour les artistes de recevoir une indemnisation pour l'utilisation, et notamment le prêt public de leurs oeuvres. Les chèques émis par le DPP tous les ans, en février, à plus de 15 000 écrivains dans près de 1700 villes au Canada et 300 villes à l'étranger, constituent un paiement pour le prêt de leurs livres dans les bibliothèques canadiennes. Le DPP veille donc à ce que les auteurs reçoivent une compensation pour l'accès gratuit des Canadiens à la littérature canadienne.

Le DPP gère ses fonds et sa croissance. Pour gérer la croissance de plus de 4000 nouveaux livres inscrits chaque année, le DPP s'est engagé, s'il obtient une augmentation budgétaire suffisante, à mettre en œuvre le plan de paiements de la grille à taux variable. En essence, les taux de paiements du DPP seraient calculés par tranches de cinq ans. Alors que, pour un titre donné, les paiements diminueraient avec le temps, aucun titre ne se verrait privé de ses paiements, et ce, pour toute la vie de son auteur. 350, rue Albert, C. P. 1047

Ottawa (Ontario) K1P 5V8

1 800 521-5721 ou (613) 566-4378

Télécopieur: (613) 566-4418 www.plr-dpp.ca

Chers membres des Écrivains francophones d'Amérique,

En ce temps des Fêtes recevez mes meilleurs vœux de joie et de bonheur. Que l'année 2008 soit à la mesure de vos espérances. Aussi, que notre société d'écrivains soit à la mesure de vos attentes. Désormais, le Parlécrit est la revue de tous les membres, toutes sections confondues. Je vous invite donc tous à y collaborer par des textes littéraires, des poèmes, des informations pertinentes de tout genre provenant de votre section. Notre revue contribuera à cimenter les ÉFA, à faire en sorte qu'elle aille de l'avant avec une vigueur renouvelée. J'invite, en particulier, les membres de la Section de Québec qui connaît un dynamisme renouvelé, à se faire lire.

Grâce à notre nouveau webmestre, Serge Roy, notre site web (lefa.ca) est en instance de renouvellement. Consultez-le. Aussi, vous êtes invités, si vous le désirez, à y inscrire votre nom et vos adresses courriel et web. Certains sont déjà inscrits. Vous pourriez trouver cette fenêtre fort utile comme forme de publicité gratuite.

Cheminons ensemble. Faisons en sorte, par nos efforts, que l'année nouvelle soit propice à nos activités littéraires et que les Écrivains francophones d'Amérique soient vraiment, selon notre mandat officiel, à l'avant-plan de la promotion des lettres francophones dans notre milieu et ailleurs.

Georges Héjal
Président général

Veillez visiter l'*Encyclopédie sur la mort* dont Éric Volant, membre de l'ÉFA. section Montréal est l'éditeur partenaire du site Web de l'Agora <http://agora.qc.ca/>

Pour atteindre aisément cette nouvelle encyclopédie virtuelle passez par Google recherche. Inscrivez Encyclopédie sur la mort et un des dossiers apparaîtra sur la première page de Google. Cliquer pour accéder à ce dossier. Puis, naviguez d'une page grâce à l'index ou des barres horizontale (en haut de la page) et verticale (à gauche de la page Bonne navigation!).

Vous trouverez des pages de certains Écrivains francophones d'Amérique ou des auteurs, artistes, poètes, philosophes et scientifiques du Québec et du monde entier.

Crédits images

p. 4 : www.fan-de-cinema.com

p. 8 : echange-amerique-latine.cef.fr

POÉSIE

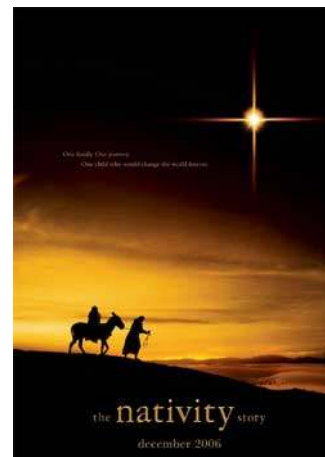
Au feutré de la nuit
glisse la blanche
enveloppant nos rêves
tandis qu'un enfant s'offre en
promesse de joies
la guerre
roule son train d'enfer
l'Afrique crie famine
tandis que le cortège de misères des favelas
efface les enfants de la carte des vivants
cette nuit cache les malheurs
des perles givrent le regards des vieux
et tandis que les vitrines crèvent d'abondance
les gueux magasinent aux poubelles
les fêtards cuvent leur suffisance
aucune trêve
et dehors neige la neige

Aimée Dandois-Paradis

Inutiles orgues

Le chœur des poètes les plus grands
Ne peuvent plus être entendus
Malgré le fracas des hymnes
Amplifiés par les orgues
Dans les voûtes des cathédrales
Ils sont désormais endormis
Sous leurs épitaphes
Les herbes folles envahissent les allées
Des grands cimetières bourgeois

Un silence strident retentit
En prononçant vos noms anciens
Vous n'existez maintenant
Que par le support des matières terrestres
De la poussière ou des cendres
Avec les voix du souvenir



Les écoles sont vides
Plus de plaisirs mais la joie
Des strates du passé
Entendez ce requiem
À faire vibrer les âmes
Méfiez-vous des ombres
Qui rôdent dans les vastes voûtes
Ne laissez pas même un oiseau
Entrer dans votre nuit
Ainsi l'exige l'éternité sans portes
Verrouillez bien votre mémoire
Pour ne pas oublier les souvenirs heureux

Guy Désilets, poète
Président de la section de Québec des ÉFA
automne 2007

LE PRIX LITTÉRAIRE ÉFA POÉSIE 2007

Jacques Brault, *l'Artisan*, Éditions Le Noroît.

Que ce soit en prose ou en vers libres, il émane des poèmes de M. Jacques Brault un souffle d'humanité, un raffinement qui vont au-delà des mots. L'indicible, embrassant le néant, cisèle le cœur des mots, des phénomènes pour nous donner à réfléchir sur notre condition d'être vivant, condition, dirons-nous, qui ne tient que par un fil lorsqu'elle est suspendue au-dessus de la mort. Monsieur Jacques Brault est le récipiendaire du prix de poésie 2007 des Écrivains francophones d'Amérique et doté d'une bourse de 1000\$.

Lucy Pagé

Violaine Forest, *L'Adoration du bourreau*, Éditions d'art Le Sabord

Violaine Forest nous offre un recueil d'une rare densité émotive où la qualité de l'écriture révèle une maturité et une force de caractère indéniables.

Dans *l'Adoration du bourreau* elle dira «Elle rit aux éclats, l'enfance dans la bouche lui rosit les joues». Quelle délicatesse pour nous annoncer un enfant! Ailleurs elle utilisera cette métaphore «que je sois passagère et porteuse de vous, de vos petits ennuis et mille colères». Elle écrira plus loin : «l'innocence s'offre sans augure comme on arrache l'intérieur de son ventre, comme on écorche les jeunes femelles», «l'hiver est arrivé, on n'a pas eu d'été», «La bête est montée à l'étage», «Il y a pérennité que dans la violence et l'injustice» «Longues sont les nuit». Et changement de situation et l'auteur de dire « L'espoir comme prière /répétée en secret/ une boule de lumière/ dans la gorge/ ouvrant la voix ne voulant plus la quitter», «Aimer n'est pas attendre/ C'est cesser de se faire violence/ Elle est dans l'infini voyage/La tempête est passée». Ainsi advient L'An de grâce... »

Pour comprendre et bien suivre l'auteur, il importe de bien noter les têtes de chapitres: Confiance d'une jeune houri, La fille du drapier, La pièce aux tremblements, l'incantation, Le feu, Le joug, La pièce aux veines de bois, Dernier chuchotement, *l'Adoration du bourreau* et

L'An de grâce. Ce sera -là le fil conducteur éclairant et nécessaire.

Huguette Brault

René Lapierre, *L'eau d Kiev, Les herbes rouges*

Pour ce dixième recueil, René Lapierre utilise un procédé original qui consiste à écrire un *poème-synthèse* sur une page et un discours poétique sur l'autre ce qui nous permet de suivre les deux protagonistes Paschettiy et Solomon. à travers leur vie d'émigrés russes dont l'un, aux USA, à Brooklyn et l'autre en Angleterre. Tous deux ignorent l'anglais et serviront de proies faciles aux autres personnages du récit. Par petites touches impressionnistes l'auteur nous décrira ces vies malheureuses qui ne peuvent qu'aboutir à la folie. De beaux moments/souvenirs de leur pays natal allègent le texte pendant que les poèmes nous situent. Le procédé d'écriture est efficace et nous incite à compatir au malheur de ces deux émigrés, à leurs amours manquées, à leur vie triste et solitaire.

Huquette Brault

Roch Nappert, *À pays perdu, Art Le Sabord*

Lire Roch Nappert, c'est regarder Jean-Paul Riopelle au théâtre de l'Oie blanche à Montmagny, c'est partager leur amour des oies, leur amour du fleuve, de ses îles, l'amour inconditionnel du pays. Quel bonheur.

«Frissons d'or
petits matins de brume sur le lac
quand le vent dégoutte du nord
et que les oies cherchent
les trouées de lumière
par où s'échapper...

la langue d'un peuple aboie à ma bouche
les bruits d'une espérance coulent dans le sang de ma race
les lys lèvent le poings dans mes champs blessés par les fusils

J'aime
la tourmente des oies
les champs de neiges et les champs neigés

les matins de soleil
les oies dernières dans la baies des Ouines
on dirait des mottes de neige
sur une peau d'or»

On voudrait citer tout le recueil tant la sensibilité de l'auteur nous émeut. Il convient aussi de dire que le photographe Denis Nadeau nous présente des images saisissantes d'une grande beauté et d'une intériorité qui convient tout à fait à l'oeuvre de Nappert. J'ajouterai que la traduction de Judith Cowan rend vraiment justice aux poèmes.

Huguette Brault

James Noël, *Le sang visible du vitrier*, CIDIHCA

La poésie de James Noël est une poésie de chair et de sang.

«Voilà que je vous parle
sans maudire
ma terre sur pilotis
avec du sang dans son parterre
terre ligotée
corps enserré
ombre au mur murmurant lingot de garces et de garçons
minés par la terre aux mille poussières
virales

Ici
c'est du sang que l'on verse
pour rafraîchir la tête des blessés par balles

nos réveils préfèrent le son du fusil
au sang du coq»

Il chante Haïti, terre natale, proie constante de la douleur, victime des cyclones et des tueries.
mais terre d'où émane la création en dépit de tout cela.
James Noël manipule le mot, le verbe avec l'agilité du funambule qui n'hésite pas au passage à
écorcher la syntaxe non pas par fantaisie mais dans l'urgence de l'efficacité.

«Les rues se suicident
dans les égouts
convenables au sang versé
trop étroits à l'eau du ciel»
ou encore
«Sur des aînés d'un lointain domaine
j'ai pointé l'index
ils ont riposté par la crosse

naine leur haine
des étoiles couvées dessous la paille
ces fous de l'île
pris d'aigreur de l'embouchure
du sang nouveau

ils changent la ride des fous
pour tenir propos d'argile
d'une manière grise de faussaires»



Chez James Noël, femme et pays se voient
«Je t'aime jusqu'à l'épuisement
de ma phrase bègue

« Je garde ton corps
nu quelque part
comme seule théorie divulguée
inscrite dans la mémoire du sable»
et plus encore

«Mon pays cette mine d'oubli
où les femmes prêtent leur chevelure
aux feux de paille
pour se souvenir
de mémoire d'hommes»

En parcourant ce recueil, il faut porter une attention toute particulière aux titres des poèmes qui le jalonnent et rendent encore plus actuel *Le sang visible du vitrier* en traduisant avec acuité toutes les préoccupations du poète de cette île qui vibre de toute sa poésie bien qu'elle soit en proie à de grands déchirements. James Noël est de la lignée des grands poètes haïtiens et internationaux. Il s'est mérité une mention spéciale d'excellence de l'EFA. Il est actuellement en France, boursier du gouvernement français.

Aimée Dandois-Paradis, présidente du jury de poésie 2007

Bernard Antoun, *Beauté perforée*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007

Les poèmes de ce recueil constituent un hymne à la vie. Ils sont nés de l'expérience immédiate et profonde de l'instant présent. Ils témoignent de la *beauté qui engendre encore plus de beauté, malgré la déchirure* qui rend la *création moins belle*. La prise de conscience intérieure des éléments ambiants mène à l'éveil qui, selon la pensée zen, est la présence et l'attention de tout l'être à soi et au monde. Fondés sur les paradoxes, l'ambiguïté et la présentation des choses telles qu'elles sont, ces mots transcendent le mental, dévoilent, à leur insu, une dimension étonnante, distillée, de la réalité. De la friction et de l'hétérogénéité de ces images, émergent un esprit neuf, une perception et une émotion neuves. Écrits depuis un lit d'hôpital suite à un grave accident de voiture, ces textes proposent une *réflexion* sur la fragile pérennité de la vie, une *observation* de la nature et du monde environnant, un *exercice* d'introspection et une *tentative* de comprendre l'absurde fraîcheur de chaque moment, malgré les épreuves. Le rythme y est lent et méditatif. Ce recueil est divisé en quatre parties : *Après l'orage*, *Éclairs au quotidien*, *Passages d'hôpital*, *Ode au soleil levant*. La dernière partie est un salut au Soleil inspiré de la tradition amérindienne. Le titre *Beauté perforée* traduit symboliquement plusieurs tristes réalités : la couche d'ozone perforée, la nature saccagée, l'avenir de l'humanité hypothéqué à cause de la surpollution et de l'effet de serre, les tours jumelles du 11 septembre éventrées, la jeunesse handicapée, une vie blessée, un chef-d'œuvre endommagé. Bref, ce

sont des poèmes *verts*, écologiques, une sorte de dialogue entre l'immobilité d'un malade alité et la mobilité de la nature en continuelles mouvance et évolution.

NARRATION

Vroum! Vroum! Clac! Fantasma d'enfant...

Montréal, 1969.

Dans un sombre taudis scandaleusement punaisé et cafardé des bas-fonds de Montréal, une famille défavorisée assise sur deux divans fatigués depuis longtemps déjà regardent un téléviseur qui, lui aussi, a de longues années de services derrière lui. Presque à bout de souffle.

Malgré tout, l'écran lumineux parvient à percer l'obscurité du salon de la triste demeure. À l'exception du père déjà blotti dans les bras de Morphée, la famille a les yeux braqués devant un Donald Lautrec en pleine forme en compagnie de jeunes filles dansant énergiquement. Il s'agit de l'émission radiocanadienne appelée *Donald Lautrec Chaud* diffusée directement de la place Alexis Nihon.

Après les présentations d'usage, Donald Lautrec, animateur de l'émission, présente le clou de la soirée : une jeune chanteuse blonde tout juste arrivée de France. Une chanteuse qui est devenue l'idole de toute une génération de Québécois.

France Gall était toute de blanc vêtue ce soir-là. Micro en main, elle interprète alors cette chanson qui eut des résultats dévastateurs sur les glandes lacrymales de tous les téléspectateurs. *La Manille et la Révolution* exerce sur Petit Garçon, le fils aîné de la famille un effet de très grande chaleur au plus profond de son âme. Chaque fois que Petit Garçon entend les mots *j'aime, j'ai peur*, ses yeux se remplissent de larmes. Les chutes du Niagara. Le gamin est dans un autre monde. Maintenant, il est dans les bras de cette chanteuse dont il a toujours été secrètement amoureux et dont il voit pour la première fois le noble et vertueux visage. Virtuellement, il ressent et apprécie chacune de ses étreintes imaginaires. Virtuellement, elle le berce. Virtuellement, elle l'embrasse. Virtuellement, elle le console et le réconforte.

Par la suite, après la chanson, l'émission télévisuelle continue. Avec d'autres chansons, toutes agréables, mais aucune de ces pièces musicales n'arrivent qu'à la cheville du chef-d'œuvre précédemment mentionné. Mais l'enfant demeure profondément ému jusqu'à la toute fin et plus encore.

Mais toute bonne chose a une fin. Même les meilleures. Fini. Rideau. Peu de temps après l'extinction du téléviseur, Petit Garçon entre dans sa chambre et gagne son lit. En très peu de temps, le potache franchit allègrement le poste douanier du pays des rêves. Pas de passeport. Il n'est pas requis. Et voilà. Il est parti. Maintenant, il est là. Il attend un autobus au square Philips, trajet 15 Sainte-Catherine, tout juste face au magasin Morgan.

Pour Petit Garçon, une promenade en autobus est un aphrodisiaque intellectuel.

Tout à coup apparaît l'objet des convoitises tant espérées de Petit Garçon: un magnifique autobus aux formes arrondies. Un *Canadian* : Car Brill gris et brun chocolat. Une ligne peinte en rouge sépare le gris et le brun. De plus, les jantes des roues sont également rouges. Peu à peu, entouré d'une pléthore de voitures, le 4612 s'approche péniblement du square Philips, toujours plus près du gamin. Enfin, le mastodonte tout juste devant Petit Garçon, puis kssss-ssss, la porte avant s'ouvre. L'enfant-fan gravit les trois marches qu'il connaît si bien alors qu'à l'extérieur un orage de coups de feu se fait entendre.

Dès la porte fermée, dès le ticket orange dans la vieille boîte noire, Petit Garçon grimace de douleur. Une douleur intense au milieu du dos. Une balle perdue avait percé la porte de contreplaqué du Brill pour aller s'enfoncer dans le petit torse. Il s'écroule. Il s'affaisse. Alors que

le machiniste du 4612 rouvre sa porte, une silhouette blonde n'écoulant que sa fibre maternelle, bondit à l'intérieur du lourd véhicule pour venir en aide au petit. Au moment où la chanteuse pose sa main sur la plaie dorsale et arrête l'hémorragie, l'enfant cesse de souffrir. Il l'avait reconnue. C'était elle. Ou plutôt Elle. Loin d'être malheureux, Petit Garçon bénit cet événement. Malgré l'agitation extérieure, Petit Garçon vit des moments fleuris entre les mains douces et vénérables de la non moins vénérable France Gall.

Évidemment, un peu plus tard, l'enfant gâté se retrouve hospitalisé et branché à un soluté. Inconscient. Soumis à de fortes doses de tranquillisants.

Les jours passent. L'état du blessé n'inspire aucune crainte. Puis, tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit. Le docteur Rosario Fontaine décroche alors le combiné.

-Hôpital Maisonneuve, docteur Fontaine, bonjour.

-Bonjour. Je suis Michel Berger et je voudrais des nouvelles du blessé.

-Eh bien, voici. Je tiens dire merci à votre illustre épouse et à vous, car cet enfant a eu de la veine. À deux centimètres du cœur. Grâce à sa prompte intervention, il ne subira aucune séquelle dans l'avenir. Cependant, quelque chose m'intrigue.

-Quoi exactement?

-J'observe ce gamin avec un intérêt très particulier et je constate que lors de ses délires, il fredonne en partie la chanson que madame a interprétée à la télé, il y a quelques jours. J'ai moi-même regardé cette émission malgré mon horaire chargé. J'ai vraiment aimé.

-Merci.

-De plus, à certains moments, j'ai constaté que ses larmes coulaient. Surtout aux mots, j'aime, j'ai peur.

-Très intéressant!

-Tout comme s'il recevait de votre épouse des câlins virtuels.

-Étrange.

-Justement, il me vient une idée. Madame Gall compte-elle rester longtemps à Montréal?

-Encore quelques semaines.

-Si la chose est possible, je souhaiterais qu'elle vienne le visiter. Je voudrais lui faire une petite surprise.

-Justement, je vous la passe.

-Bonjour, docteur! C'est accordé et je le fais avec très grand plaisir.

Plus tard, l'étoile de la chanson française est là. Juste au pied du lit de Petit Garçon. Avant son arrivée, le personnel l'avait préparé. L'enfant est couché, couvert jusqu'à la taille. Son torse est dénudé. Le petit ouvre les yeux. Il sourit.

-Me reconnais-tu, mon petit bonhomme?

Après avoir opiné du bonnet...

Oui, Madame. De grands mercis. Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie. Ma reconnaissance sera éternelle. Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez et je vous promets que vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

-Mais il parle comme un livre, ce gamin! Mais rassure-toi, nous sommes quittes. Tout le plaisir est pour moi.

Tout sourire, France Gall s'approche du lit et s'y assied. Elle pose sa main sur la poitrine de Petit Garçon pour ensuite glisser les deux mains jusque sous les aisselles. Puis, avec précaution, elle soulève le petit et l'invite à un échange de câlins.

Malheureusement pour Petit Garçon, la réalité reprend ses droits. Le jour est déjà là et France Gall est restée au pays des rêves.

L'enfant reste donc seul.

**Conférence pour l'association des Écrivains francophones
26 octobre 2007**

Haïti Littéraire :

Nouvel espace poétique. Exemple de fraternité.

Anthony Phelps

Parler d'Haïti Littéraire signifie citer beaucoup de noms, des noms de gens qui appartiennent à la littérature et aux disciplines de la création. Afin de mieux situer les cinq poètes du groupe *Haïti Littéraire* : Villard Denis, dit Davertige, Serge Legagneur, Roland Morisseau, René Philoctète, Anthony Phelps, il est indispensable de planter le décor où ils ont évolué, de décrire l'atmosphère qui régnait au moment où ils se sont reconnus pour la première fois, de nommer les aînés qu'ils fréquentaient ainsi que certains jeunes qu'ils ont encouragés dans la voie de l'écriture.

Je dois vous confier d'abord, que les cinq étaient six. Nous étions six au départ, mais Auguste Thénor se sentant plus proche d'un militantisme syndical, dès le début, a cessé de participer à nos rencontres. Il a donc délaissé la pratique quotidienne de l'écriture poétique pour une activité plus concrète : la lutte syndicale et, en même temps, un certain engagement dans la lutte politique. Les grands moments de la vie du groupe *Haïti Littéraire* ont donc été vécus et dynamisés par Villard Denis dit Davertige, Roland Morisseau, Serge Legagneur, Anthony Phelps et René Philoctète. Après deux arrestations, suivies d'emprisonnement, Auguste Thénor devait mourir au Fort Dimanche, haut lieu de la torture duvaliériste, durant l'année 1979.

Le décor : divers lieux.

Radio Cacique, 5, rue Bellevue, Pacot. En 1961, avec deux beaux-frères, j'ai fondé la Station Radio Cacique, avec l'intention de créer une radio éducative et culturelle. Programmes d'initiation à la musique, émissions pour enfants, théâtre radiophonique, émissions de poésie, etc. Tout naturellement les locaux de la station sont devenus le point de rencontre idéal pour les poètes : 44, rue Faubert, Pétionville. chez moi, la Galerie Brochette, à Brochette, Carrefour, la Galerie Kalfou à la ruelle Vaillant, Port-au-Prince, la bibliothèque de Jean Fouchard, à Pétionville, chez les Neff, les beaux-parents de Philoctète, rue Monseigneur Guilloux, Port-au-Prince, à Bourdon, quartier de Port-au-Prince, chez la romancière Marie Vieux Chauvet avec laquelle nous allions développer une rare amitié.

Les satellites

Réginald Crosley, actuellement médecin aux États-Unis, a attendu la fin des années 80, pour publier un fort recueil de ses poèmes. Bérard Sénatus, très jeune à l'époque, avait un certain talent pour la poésie. Son goût pour la philosophie était plus fort. Docteur en philosophie de la Sorbonne, il est actuellement doyen de l'École normale supérieure d'Haïti. Raymond Jean-François écrivait des nouvelles. En 1964, après quatre semaines dans les prisons du dictateur, il part en France. En 1968, il est rentré en Haïti mener la lutte armée contre le régime. Il a été abattu, en juillet 1969, au Cap Haïtien, au cours d'une descente des macoutes chez lui. Jean-Richard Laforest, jeune poète fraîchement revenu d'Europe. Il vit à Montréal où il continue à

écrire. Woolley Henriquez, poète et acteur, mais il devait changer de discipline. Prof de philo au Gabon, il vit actuellement à Miami. Il a été l'un des acteurs de la revue sonore *Prisme*, pour laquelle il devait écrire plusieurs pièces radiophoniques. Franck Étienne. À l'époque il n'écrivait pas encore ses nom et prénom en un seul mot : Frankétienne. Émile Ollivier écrivait des nouvelles et pratiquait un peu la poésie. Acteur de *Prisme*, Ollivier a vécu au Québec. Professeur à l'Université de Montréal, il a obtenu le Prix de la ville de Montréal pour l'un de ses romans. Ollivier est décédé en novembre 2002. Je ne saurais passer sous silence la présence de deux femmes autour du groupe de poètes : Jacqueline Beaugé et Janine Tavernier. Leurs recueils ont paru dans la *Collection Haïti Littéraire*. Tavernier a vécu en Californie, à Paris. Beaugé vit à Gatineau, Québec.

Les aînés

Nous fréquentions souvent nos aînés, même si nous n'étions pas d'accord avec leur conception de l'écriture poétique. Nous avons d'ailleurs toujours refusé de leur demander une préface comme cela se pratiquait à l'époque. Nous rendions souvent visite à Léon Laleau, poète, dramaturge ; Jean Fouchard, poète, historien. Nous avons développé une très grande amitié avec la romancière Marie Vieux Chauvet. Une ou deux fois par semaine nous nous réunissions chez elle, surtout le dimanche. Nous rencontrions de temps à autre : René Bélance, poète surréaliste, Antony Lespès, poète, romancier et intellectuel communiste, Franck Fouché, poète et dramaturge dans les deux langues, Jean Brierre, romancier, poète et dramaturge ainsi que Regnor Bernard, poète. Nous prenions souvent contact avec Antonio Vieux, professeur et journaliste, Pradel Pompilus, Ghislain Gouraige, auteurs de manuels de littérature, Roger Gaillard journaliste et historien, Georges Corvington, historien de Port-au-Prince, Daniel Lafontant, fondateur de la Librairie La Pléiade, nous fournissait en livres, dirais-je subversifs? C'est d'ailleurs avec les aînés, et à notre initiative, que le Comité pour la célébration des 60 ans du poète Carl Brouard a été mis sur pied en décembre 1962. Les membres de ce comité: Jean Fouchard, Roger Gaillard, Ghislain Gouraige, Georges Corvington, Anthony Phelps.

Participation à la vie culturelle

On nous voyait souvent le samedi soir à La Galerie Brochette, à Carrefour, en compagnie des peintres Luckner Lazar, Denis, Cédor, Tiga. Nous étions présents à la Galerie Kalfou qu'animait Bernard Wah, en compagnie d'un groupe de jeunes peintres. Nous avons de bons rapports avec les comédiens de la SNAD (*Société nationale d'Art dramatique*) dont Jacqueline Scott, Lucien Lemoine (ils devaient tous deux mener une carrière au théâtre au Sénégal). Et puis, nous avons notre propre troupe, celle de *Prisme*, revue sonore de Radio Cacique, composée des comédiens Woolley Henriquez, Émile Ollivier, Ghislaine Mevs, Lucienne Carrié et votre serviteur.

Haïti Littéraire participait à la vie culturelle de Port-au-Prince. Nous étions présents lors des vernissages à l'Institut français, au Centre d'Art, à la Galerie Brochette. Nous avons collaboré au *Nouvelliste*, à la revue de l'Institut français *Conjonction*, à la revue des prêtres du Petit Séminaire *Rond Point*. Cette revue, qui devait avoir une vie très brève, était animée surtout par Jean-Claude Bajoux, et Max Dominique. Max Dominique, qui est devenu notre meilleur critique littéraire, est décédé en 2005. Jean-Claude Bajoux, ancien ministre de la culture, directeur du Centre œcuménique.

Nous avons également créé nos propres revues. Deux en fait, l'une, sonore : *Prisme*, revue sonore de radio Cacique, avec tous les dimanches une chronique culturelle, 30 minutes de poésie et un jeu radiophonique, une pièce, de trente minutes. L'autre revue : *Semences*, revue du groupe *Haïti Littéraire*, mise sur pied grâce à Serge Péan. Quatre numéros, le dernier est resté sur le

marbre de l'Imprimerie d'Antonio Vieux, à cause de plusieurs arrestations arbitraires, dont la mienne. Quand je relis les noms des collaborateurs des trois numéros publiés, l'éventail est très large et représentatif.

Malgré les répressions, malgré le climat de peur, la création, surtout dans les domaines de la poésie et de la peinture, était en pleine effervescence comme si inconsciemment, nous sentions le besoin de contrer l'invasion de l'obscurantisme d'État par des manifestations culturelles, le besoin de lancer un dernier cri créateur, contre la terreur qui s'installait et qui devait nous disperser vers d'autres cieux. Créer sous la dictature nous a obligé à maîtriser l'ellipse, à dire sans dire, à recourir à la métaphore. L'atmosphère de terreur nous a forcés, en quelque sorte, à nous approcher de plus en plus de l'essence même de la poésie, à entrer dans le langage. La création était en pleine effervescence. Les rencontres entre créateurs et intellectuels, non gouvernementaux, se multipliaient. Et puis...

*Et puis l'inévitable est tombé parmi nous
comme un coin de silex.....*

Et ce furent les arrestations, les disparitions, l'exil. Cependant avant d'arriver à l'exil, il faudra bien que je vous dise comment ces poètes se sont reconnus et qui ils étaient.

Première rencontre, naissance d'Haïti Littéraire

Un après-midi de novembre 1961, à Pétionville, Max Manigat me présenta René Philoctète, qui venait de publier son premier recueil : *Saisons des hommes*. Entre René et moi s'est tout de suite établi un lien qui jamais n'a fléchi. Une semaine plus tard ce fut la rencontre à la *Galerie Brochette*, à Carrefour, avec Gérard V. Étienne, Villard Denis (Davertige), Serge Legagneur, Roland Morisseau, Auguste Thénor et quelques autres jeunes créateurs. Cette rencontre coïncidait avec l'anniversaire de naissance de René Philoctète.

Ce soir-là, j'ai été pratiquement agressé par leurs questions, venant surtout de Davertige et de Legagneur. Ils voulaient savoir si je connaissais Saint-John Perse, si j'avais lu Henri Michaux, ce que je pensais de Lautréamont. Puis les noms de Plékhanov, de Marx, d'Engels etc., ont fait surface... Tout bas, bien entendu. Je répondais sans difficulté à ces questions pièges, mais, quand même agacé, je me suis mis à faire comme eux, à leur poser des questions-tests. «Connaissez-vous Schönberg ? Avez-vous jamais écouté la partita numéro deux de Bach, pour violon seul ? Avez-vous jamais vu un mobile de Calder ? Ou le Guernica de Picasso ? Pouvez-vous me chanter les premières notes de la 5^{ème} de Beethoven ?» En musique ils valaient zéro. Picasso et Calder ils connaissaient, mais sur papier, autrement dit en réduction. Je dois souligner que j'avais passé trois ans à l'extérieur, à Seton Hall University, dans le New Jersey, en chimie et une année à Montréal, aux Beaux Arts. Devant mon offensive, ils se sont calmés, comprenant que moi aussi je pouvais jouer au petit jeu des questions-pièges.

À la fin de la soirée, après lecture de poèmes, lecture qui se faisait, c'est ce que j'ai appris, tous les samedis à minuit, je suis devenu membre à part entière de leur groupe. Le groupe *Samba*. Je devais publier mon premier recueil *Été*, dans la *Collection Samba*. Dès le début, nous avons pris l'habitude de nous rencontrer au local de Radio Cacique au 5, rue Bellevue, à Pacot. Nous apprenions à nous connaître, à nous apprécier. Les manuscrits circulaient entre nous. Les projets s'élaboraient. Philoctète accepta tout de suite de collaborer à la partie poésie, de *Prisme*, pour laquelle il écrivit la présentation des textes et des auteurs.

Deux ou trois mois plus tard, je ne sais plus pour quelle raison, nous avons décidé de changer le nom de *Samba*. À la suggestion de René Philoctète, nous avons adopté le nom d'*Haïti Littéraire*. Il s'agissait d'une sorte de clin d'œil aux collaborateurs de deux revues : *Haïti littéraire et*

sociale, 1905-1912, fondée par Frédéric Marcelin et *Haïti littéraire et scientifique*, 1912-1914, dirigée par Edmond Laforest.

Pour sa part, Serge Legagneur a souhaité que *littéraire* soit écrit avec L majuscule et qu'il n'y ait pas de trait d'union entre les deux mots : *Haïti Littéraire*. Les membres sont Anthony Phelps, comptable auditeur au SCTRH (Service de coopération technique pour les ressources hydrauliques), Roland Morisseau employé au service de ventes chez Aggerholm, René Philoctète professeur de français au Collège Fernand Prospère, Auguste Thénor sans profession fixe, Villard Denis, dit Davertige, peintre, Serge Legagneur, mécanicien amateur et propriétaire de Pégase, cette jeep d'un jaune soutenu qui allait voiturier le groupe de Port-au-Prince à Carrefour, à Pétionville, à Kenscoff... Ces six poètes allaient se faire connaître sous le nom de Groupe des Cinq *d'Haïti Littéraire*, Auguste Thénor s'était dédié à autre chose.

Cinq poètes se sont immédiatement fait confiance et ont travaillé, non point pour leur propre gloire, la réussite de l'un était celle des autres, mais pour la littérature de leur pays. Ils allaient garder cette attitude à l'étranger. C'est ainsi qu'en exil, à Montréal, nous avons continué à écrire luttant par notre écriture et sa très haute tenue, luttant à notre mesure, pour donner à l'Autre, une image différente de notre petit pays.

Nous avons ramené avec nous cette habitude de la Galerie Brochette, la lecture de poèmes du samedi soir. Grâce à la générosité de Carlo Juste, propriétaire du restaurant boîte de nuit : *Le Perchoir d'Haïti*, nous avons pu, tous les lundis, réaliser des lectures publiques de nos poèmes, lecture publique qui a amené autour de nous des poètes et intellectuels du Québec. Entre autres: Juan Garcia, Péloquin, Raoul Duguay, Paul Chamberland, Luc Racine, Roger Nadeau, Gaston Miron, Gilbert Langevin, Nicole Brossard, etc.

À cette époque, Roland Morisseau, Serge Legagneur et moi, nous partagions le même appartement, au Carré Saint-Louis, avec tout ce que cela comporte de joies, de moments stimulants, d'échanges intellectuels et poétiques, mais également de heurts, de chocs, d'engueulades. En dépit des difficultés financières, momentanées, nous sommes restés unis. Puis chacun selon sa formation, selon sa chance, s'est trouvé un créneau, une voie d'ancrage dans ce nouveau lieu, ce Québec, qui allait devenir, dirais-je notre seconde patrie? Plutôt notre nouvelle «résidence sur terre» car nous pensions, à l'époque, que notre séjour au Canada ne dépasserait pas deux ans. Trois au grand maximum!

En Haïti, durant quatre années, le groupe des cinq poètes a produit des émissions culturelles, a publié des recueils, des articles critiques, sans jamais prétendre créer une école littéraire. Il s'agissait d'un groupe de poètes qui avaient décidé de travailler ensemble, de se critiquer les uns les autres. Les cinq poètes vivaient pratiquement en osmose permanente. Nous étions libres de notre diction poétique : symbolisme, surréalisme, poésie épique, notre unique obligation était l'excellence du texte, du poème. Nous partagions un certain nombre de refus. Refus de la poésie procès-verbal. Refus de l'anecdote: exprimer la quotidienneté non de manière brute, mais selon un mouvement qui la fait monter de plusieurs degrés. Refus de dépendre des slogans idéologiques. La poésie, donc la culture, ne saurait être inféodée à la politique. Refus de la poésie folklorisante. Ouverture non seulement vers la Caraïbe, mais vers un humanisme plus large afin de sortir du ghetto de la négritude.

Nous pratiquions la discussion critique incessante de nos textes et un poème n'était jamais terminé sans passer par l'indispensable critique de groupe. Ces critiques étaient faites pour que l'auteur améliore, s'il y avait lieu, son poème, son texte. Si l'un d'entre nous, et cela est arrivé plusieurs fois, disait que tel poème de l'un des cinq était bon, il fallait qu'il explique pourquoi. Je vous assure que cela n'est point chose facile. Pour éviter trop d'explications, et se préserver

des bafouillages, il était plus simple, moins compliqué de dire : J'aime bien ce poème. J'aime bien ce texte. Aimer ne s'explique pas, n'est-ce pas ?

Grâce aux séances de discussions, à ces échanges parfois orageux, nous avons développé une maîtrise de la langue française, c'est-à-dire, de notre outil. Nous avons appris, entre autres, à fuir les mots liens : mais, où, et, donc, ni, car, or ; à nous méfier des adverbes et à parcimonieusement utiliser les qualificatifs. Il était impératif que ces derniers dynamisent le substantif : donc recherche de l'adjectif juste et qui parfois surprend, lorsqu'il devient lui-même un substantif. Exemple : Le cocotier élégant..., le cocotier empanaché..., le cocotier majestueux. Mais si, montant de quelques degrés, je dis : le cocotier magique, c'est déjà mieux. Cependant lorsque le qualificatif devient un substantif : le magique du cocotier, cet arbre se libère de toute l'imagerie des cartes postales.

Par la fréquentation critique des textes de nos poètes et écrivains préférés, entre autres les André Breton, Magloire Saint-Aude, Paul Éluard, Octavio Paz, Tristan Tzara, René Bélance, Claudel, Aragon, Valéry, Federico Garcia Lorca, surtout le Lorca de Poète à New-York, Saint-John Perse, et de tant d'autres, nous avons enrichi notre vocabulaire. Les mots rares, mais justes, ne nous faisaient point peur, nous avons osé des images, non pas chocs, mais inhabituelles. Insolites souvent. Pour citer Vladimir Nabokov nous ne voulions pas *dorloter le lecteur moyen à qui il ne faut pas demander de réfléchir*. Si nous avons choisi la rigueur poétique et point la facilité de l'image banale, c'était par respect pour nos lecteurs. Et par résonance, en réaction contre ce qui se faisait chez nous.

Curieusement, à cette époque, sous le règne de l'obscurantisme d'état, qui allait se muer en horreur institutionnalisée, de jeunes écrivains, de jeunes créateurs étaient, par les livres, au courant de la révolution surréaliste, ils connaissaient les peintres, sculpteurs, et plus précisément les poètes du surréalisme. Toutefois, à l'exception d'un Magloire Saint-Aude et d'un René Bélance, nos aînés étaient à la traîne. Leur poétique était vieillotte. L'enseignement de notre littérature sentait le moisi. Comme le souligne Jean-Richard Laforest dans son *Hommage à Roland Morisseau* paru dans la poésie complète de Roland Morisseau, Éditions Guernica: «La poésie haïtienne, abandonnée à son passée, nous apparaissait comme en jachère. Elle nous semblait vouée à la répétition conservatrice et appauvrissante d'une esthétique révolue». On imposait encore aux élèves, en 1960, Hugo, Lamartine et autres romantiques et symbolistes. Nous n'en avions rien contre. Ils étaient des précurseurs.

Cependant dans notre espace francophone de référence, le pictural, le poétique (de Belgique, de Suisse, de France) avaient de manière fulgurante, par dadaïsme, cubisme, et surréalisme, été merveilleusement libérés de ce carcan du raconter une histoire. Nous avons compris que la voie du rêve nous était ouverte, pourquoi ne pas en profiter, pourquoi ne pas explorer cette nouvelle façon de dire. Notre diction poétique n'allait donc plus se construire selon les règles rigides de l'introduction, le développement, la conclusion, mais selon la poussée onirique ouvrant des centaines de petites lucarnes, de nouvelles fenêtres, titillant et libérant l'imaginaire même du lecteur. En suivant la piste d'une nouvelle conception, non seulement de la poésie, mais surtout de la vie en poésie, nous allions nous autoriser certaines audaces au niveau des images, certains rapprochements impensables auparavant. Tout un flamboiement de trouvailles s'offrit alors à notre portée. Je pense à ces images de Roland Morisseau: *L'enfant endimanché donnant dos au coquillage* et de Serge Legagneur: *Toute note qui grandit épouse un jour sa bergère*. Donc, partout dans le monde francophone, le pictural, le poétique, même le musical, avaient été merveilleusement libérés de ce carcan du raconter, du raconter une histoire. Cependant, chez nous, en Haïti, nos aînés restaient encore à la traîne. À la traîne d'une certaine négritude, inventée par deux jeunes et prometteurs poètes qui allaient devenir des hommes politiques, l'un, grand

patron de la Martinique et l'autre, premier président du Sénégal. Nos écrivains étaient à la traîne de la négritude, alors que, sinon le mot, du moins la chose, avait déjà été inventée, concrétisée par les milliers d'esclaves de Saint-Domingue, qui ont revendiqué leur dignité d'êtres humains à part entière, dignité que le colon pensait avoir confisquée.

Différence dans l'écriture

Au sein du groupe *Haïti Littéraire*, il a existé deux courants d'écritures, qui à certains moments ont fusionné. Deux courants : l'engagement, pas uniquement au niveau de la quotidienneté, mais à l'intérieur même de notre œuvre, ce qui suppose une écriture immédiatement compréhensible. Et un certain surréalisme. Engagement. Ici se place l'influence de Jacques Roumain. Ses poèmes de combat, l'introduction du pays dans le roman, non plus de façon naïve mais par une présence dynamique. Nous nous sommes mis à nommer nos villes, à nommer le pays. C'est ainsi que Port-au-Prince, Jérémie, la Grande Anse, Pétionville, ainsi que des noms de rues : La Fleur du chêne, Rue Américaine, Boulevard Harry-Truman, le Quai Christophe-Colomb et autres, sont entrés par la grande porte dans notre poésie.

L'engagement à l'intérieur de l'œuvre, donc la tentation de faire une œuvre qui refléterait notre choix d'une vision du monde. Comme le dit Pablo Neruda dans : *J'avoue que j'ai vécu (Confieso que he vivido)*, nous avons compris « ... l'utilité publique de la poésie à une période critique ... » Mais il n'était pas question pour autant que le poème perde de sa qualité, tombe dans la facilité. Roland Morisseau et moi avons emprunté cette voie, mais pas longtemps. René Philoctète l'a privilégiée. Davertige et Legagneur n'ont jamais abordé cette écriture immédiatement compréhensible, préférant ménager l'inquiétude de l'image inhabituelle, insolite, l'exploration de l'inconscient, du rêve.

Durant nos rencontres, nous avons très souvent pratiqué les techniques de l'écriture automatique. Il en est resté deux traces de cadavres-exquis : dont un poème écrit à cinq, et à chaud, en 1963, pour notre grande amie Marie Chauvet, qui quittait le pays. Cette pratique des cadavres-exquis allait nous provoquer, créant un stimulant état de compétition parmi nous. Cependant, compétition sans gagnant !

Par nos discussions, nos lectures, nos recherches, nous avons développé en nous ce qu'on appelle le critère interne. C'est-à-dire : cet ensemble de guides, de barrières, de garde-fous qui devaient nous permettre de sentir, par nous-mêmes, si tel poème que nous venions d'écrire était bon ou non, valable ou pas. Nous avons peut-être conscience que nous ne serions pas toujours disponibles pour nous entraider qu'*Haïti Littéraire* était un lieu de formation et qu'à un certain moment, chacun devrait créer seul de son côté. Pour l'écriture de notre œuvre, nous avons exploré une voie différente dans notre littérature. Nous avons balisé celle-ci d'une nouvelle diction, révélant ainsi un autre type de battement de cœur. Comme le souligne Max Dominique dans son livre *Esquisses critiques*, « Désormais la poésie haïtienne s'écrira autrement. ».

L'exil

Je n'ai pas encore montré l'existence d'une exemplaire fraternité chez les cinq poètes. Mais, est-ce bien nécessaire ? Est-ce bien nécessaire de dire que nous étions de classe sociale différente, de couleur de peau différente, de niveau d'âge différent, mais que jamais la couleur de la peau, l'appartenance à un milieu, ou l'âge - si l'aîné était né en 1928, le benjamin était de 1940 - n'ont gêné nos relations, n'ont, ne serait-ce qu'imperceptiblement, influé sur la solidité de notre amitié. Amitié qui a tenu tête, à sa façon, au macoutisme, amitié qui n'a eu de cesse de se consolider, de se tremper, en territoire étranger, c'est-à-dire en exil.

Est-ce bien nécessaire de vous affirmer, que la fraternité au sein d'*Haïti Littéraire*, n'a jamais cessé de se manifester. Le succès de l'un était celui des cinq. Jamais nous n'avions été en compétition. Nous vivions en parfaite symbiose poétique, au cœur d'une stimulante émulation créatrice.

Lorsque *Idem* de Villard Denis Davertige a fait l'objet d'un article extrêmement élogieux, d'Alain Bosquet, dans le quotidien parisien *Le Monde*, eh bien, ce succès de Davertige a été le nôtre, ne suscitant nulle jalousie. Villard n'a point ressenti le besoin de se frapper la poitrine en s'écriant : Je suis le plus grand poète d'Haïti. Les vrais créateurs littéraires ne sauraient être en compétition. L'éparpillement, la dispersion d'une formidable force de créateurs étaient déjà amorcés, lorsque les cinq poètes se sont reconnus en 1961. La cadence des départs allait s'accroître et nombre de peintres, poètes, acteurs, dramaturges, musiciens, historiens, sociologues, professeurs, penseurs, allaient être rejetés du pays par la violence de l'obscurantisme, et de la terreur. Et ce sera l'exil, le long exil durant lequel la littérature haïtienne allait s'épanouir sous d'autres cieux, à l'intérieur d'autres cultures, s'enrichir d'autres rythmes, d'autres thèmes.

Des mots nouveaux, des images insolites, vont insidieusement et inéluctablement, investir le vocabulaire initial, en renouveler parfois le contenu. *Soleil* devient plus souvent : neige, verglas, flocon, glace. *Mer* n'est plus que : lac ou étang et pas du tout d'eau salée ou saumâtre. *Palmiste royal et cocotier* se ratatinent épinette ou sapin. Les fruits changent subrepticement de forme, l'herbe de blondeur. Imperceptiblement les goûts, arômes, consistance, se modifient. La force créatrice en nous allait se manifester ailleurs, dans des milieux étrangers à notre culture. Fort heureusement, elle s'est excellemment bien épanouie, chez la plupart de nos créateurs littéraires. Ceux qui ont voulu freiner l'évolution de notre pays, en éliminant systématiquement ses institutions, ont pratiquement réussi dans leur œuvre de dégradation économique et social. Ceux qui ont cru pouvoir annihiler notre force créatrice, l'étouffer de leur arrogante ignorance, en ont été pour leurs frais. Notre culture est bien vivante.

Aujourd'hui, Roland Morisseau n'est plus. René Philoctète l'a rejoint. Davertige a lui aussi franchi le pas. Legagneur et moi sommes toujours à Montréal. Chacun dans son lieu de studieuse quotidienneté. Personnellement, j'essaie de maintenir ma présence au pays natal, par des séjours ponctuels, par des livres et des disques, car je continue à publier. Que me reste-t-il d'autre que ce geste, combien fraternel, de lente, longue patience, qu'est l'écriture ?

Copyright Anthony Phelps

5582 Decelles app 3

Montréal (Québec), Canada H3T 1W5

IMPORTANT. Les membres, branchés sur Internet, recevront le bulletin par courrier électronique en pièce jointe. Les autres membres le recevront par la poste. Avis aux membres qui auront le goût de nous envoyer un poème, un article ou une recension, de nous faire connaître la parution de leur livre ou recueil : prière de bien vouloir adresser leur texte à un membre du comité de rédaction en format Word par courrier électronique, en pièce jointe. Après acceptation par le comité de rédaction et après révision, ces textes seront publiés dans un des prochains numéros de *Parlécrit*. Les auteurs de ces textes recevront le *Parlécrit* par courrier électronique et par la poste. La date d'échéance pour le numéro du printemps 2008 est le 1^{er} mars.



ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE

Adresse électronique : ecrivainsfrancophones@hotmail.com

Site Web : <http://www.lefa.ca/>

PARLÉCRIT

Comité de rédaction :

Éric Volant eric.volant@videotron.ca

Tél. (450) 461-2029

Lucy Pagé lucy.page@videotron.ca

Tél. (450) 378-9372

Aimée Dandois-Paradis

aimeeparadis@videotron.ca

Tél. (450) 667-8592

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec



